

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Fable onzieme argument

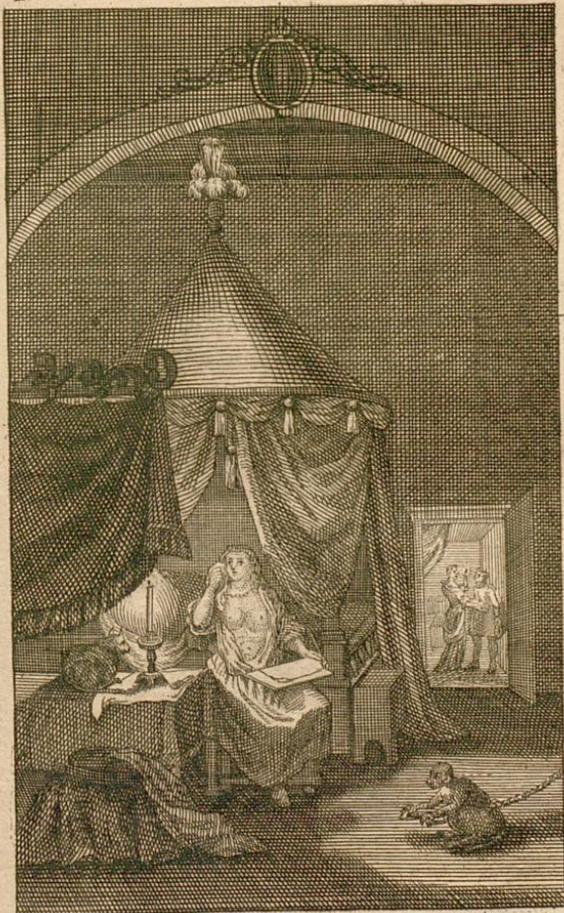
[urn:nbn:de:bsz:31-89289](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89289)

FABLE ONZIEME.

ARGUMENT.

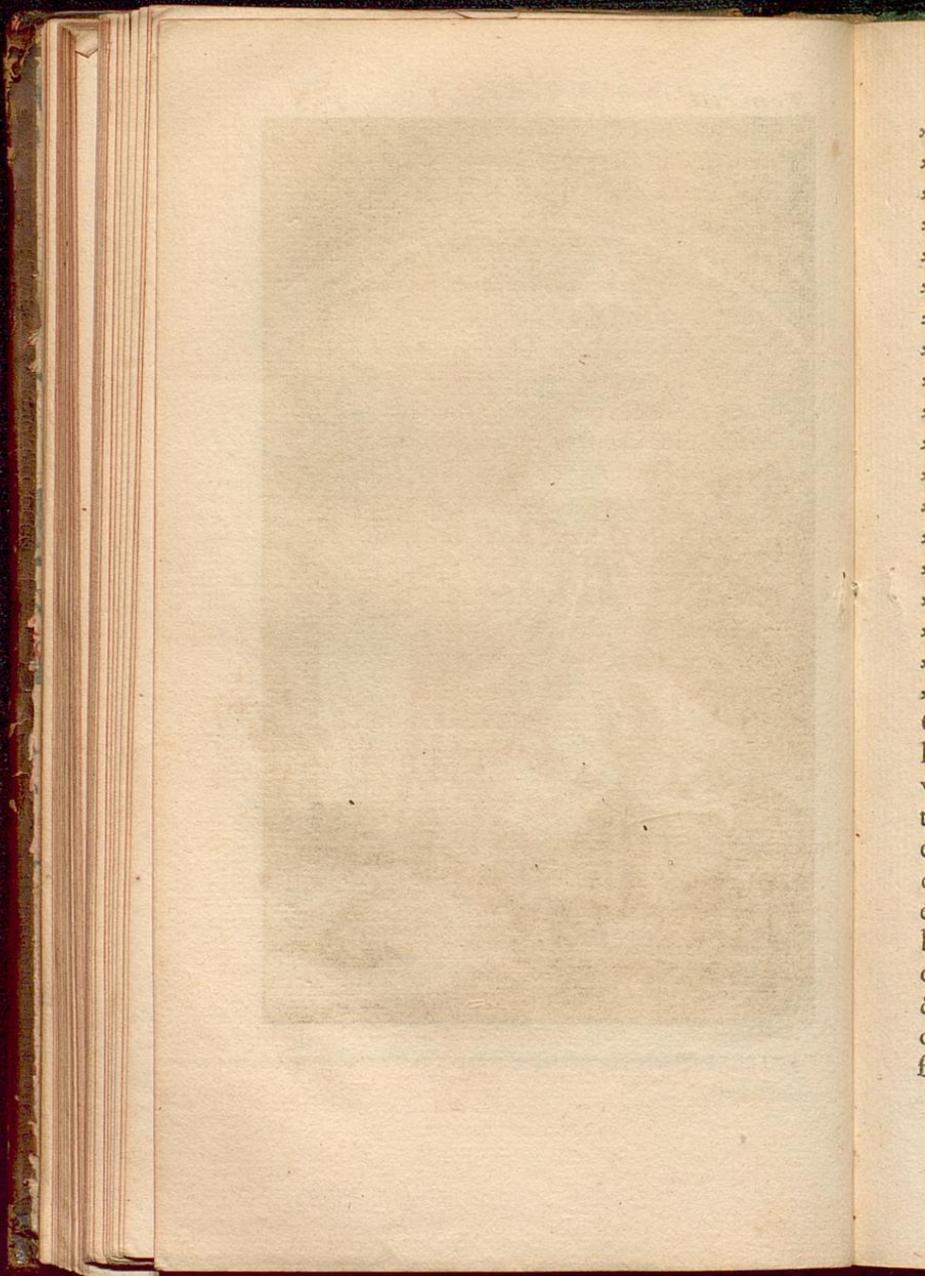
Biblis devient amoureuse de Caune son frere , & le presse de telle sorte , qu'elle l'oblige de fuir , & de quitter son pays. Néanmoins elle le suivit jusqu'en Carie , où elle fut changée en fontaine.

LORSQUE Themis , qui sçavoit les choses futures , eut fait ce discours prophétique , on entendit de part & d'autre murmurer les Dieux ; & chacun se demandoit en soi-même , pourquoi la même faveur ne seroit pas accordée à d'autres , qui n'en étoient pas indignes. L'Aurore parla pour Titon , & se plaignit de sa vieillesse. Cerès ne peut endurer que Jasion devienne vieux , Vulcain demande l'immortalité pour Erichthon son fils , & Venus voudroit voir revenir Anchise en sa première jeunesse. Enfin il n'y a point de Dieu qui n'ait quelqu'un qu'il favorise , & qui ne se passionne pour quelqu'un. Peut-être aussi que de ce murmure , on eût passé jusqu'à la sédition , si Jupiter comme en colere n'eût témoigné par ce discours , que ces passions des Dieux ne lui étoient pas agréables. » Si , dit-il , vous avez » pour moi du respect , est-ce ainsi que vous » le montrez ? Faut-il que la passion vous » emporte si avant , qu'on doute si vous êtes » Dieux



A.

de
l'en
les
ro-
tre
an-
fa-
qui
arla
ffe,
me
our
oir
En-
un
our
nu-
pi-
ce
lui
vez
ous
ous
êtes
eux



» Dieux ? Y a-t-il quelqu'un entre vous qui
 » pense avoir assez de force pour surmonter
 » aussi les Destins ? C'est par un arrêt des
 » Destins , qu'Iolas est revenu dans ses pre-
 » mieres années , & par un arrêt des mêmes
 » Destins , que les enfans de Callirhoé passe-
 » ront en un instant dans un âge fort & ro-
 » buste ; & ce ne fera point par des brigues ,
 » ni par la force des armes , qu'ils obtien-
 » dront cette faveur. Mais afin que vous en-
 » duriez plus constamment cette inévitable
 » nécessité , je suis moi-même sujet aux Des-
 » tins ; & si je pouvois les changer , Eaque
 » ne seroit pas abattu sous le fardeau des an-
 » nées , Radamanthe seroit toujours en la
 » force & en la vigueur de l'âge , & mon fils
 » Minos ne seroit pas méprisé , parce que la
 » vieillesse l'empêche d'agir & de regner sou-
 » verainement , comme il faisoit autrefois.
 Ces paroles de Jupiter firent impression sur
 les Dieux , & pas un n'osa plus se plaindre ,
 voyant la vieillesse d'Eaque , de Radaman-
 the & de Minos , dont le nom seulement
 épouvantoit les plus grands peuples , pen-
 dant qu'il étoit encore jeune. Mais alors il
 étoit sans force , & ayant mis comme en ou-
 bli son courage , il redoutoit le jeune Milet
 orgueilleux d'avoir Apollon pour son pere ;
 & bien qu'il crût assurément qu'il fût entré
 dans ses terres , il n'eut pas la hardiesse de
 faire un effort pour l'en chasser. En effet , si

Milet s'en retira, il s'en retira de lui-même, & s'étant mis sur la mer Egée, il s'en alla en Asie où il bâtit une Ville à laquelle il donna son nom, & y épousa Cyane fille du fleuve Meandre, qui par ses tours & par ses détours semble toujours se fuir, & courir après soi-même. Il eut d'elle deux enfans jumeaux, un garçon appelé Caune, & une fille nommée Biblis, qui peuvent servir d'exemple à toutes les filles, de n'aimer que ce qu'il est permis d'aimer. Cette malheureuse aima son frere, mais elle ne l'aima pas comme frere, elle oublia qu'elle étoit sa sœur, pour devenir son amante. Véritablement elle ne crut pas d'abord que sa passion s'appellât amour, elle ne croyoit pas faillir d'embrasser & de baiser son frere à toute heure, & son amour se cacha long-tems sous l'apparence trompeuse de l'amitié fraternelle: mais enfin cette passion se déclara peu à peu. Toutes les fois qu'elle devoit voir son frere, elle étoit plus curieuse de se parer. Elle avoit plus d'envie qu'auparavant de paroître belle à ses yeux, & lorsque quelque fille qu'elle croyoit plus belle qu'elle, paroïssoit auprès de lui, elle en étoit aussi-tôt jalouse. Néanmoins elle ne connoïssoit pas encore ni sa passion, ni elle-même, avec ce feu inconnu qui la dévoroit, elle ne formoit ni vœux, ni desirs. Mais cette sorte de modestie ne demeura pas long-tems où il y avoit tant d'amour. Biblis

commença à nommer son frere, & son maître, & son seigneur, elle ne pouvoit plus souffrir ces noms de sœur & de frere, & aimoit mieux que son frere l'appellât Biblis, que s'il l'appelloit sa sœur. Néanmoins elle n'osoit pendant le jour abandonner son esprit à de lascives esperances; mais lorsqu'elle étoit endormie, elle voyoit souvent ce qu'elle aimoit, elle croyoit baiser son frere autrement qu'on ne baise un frere; & même elle en rougissoit en dormant. Elle n'étoit pas si-tôt éveillée, qu'elle se remettoit devant les yeux l'image d'un songe si agréable. Elle demouroit quelque-tems comme transportée de cet objet; & puis honteuse & irrésoluë, elle faisoit ce discours en elle-même. » Que me présage, disoit-elle, mal-
» heureuse que je suis, le songe que je viens
» de faire? D'où me viennent ces pensées,
» dont je détesterois l'effet? Véritablement
» il plairoit à l'œil le plus difficile à conten-
» ter, & ses ennemis mêmes trouveroient en
» lui des charmes. Il est parfait, il est beau,
» je pourrois sans doute l'aimer, si ce n'étoit
» qu'il est mon frere, & il seroit digne de
» moi, si le nom de sœur ne s'y opposoit
» point. Néanmoins, pourvu qu'en veillant
» je ne tente rien de semblable, je puis bien
» vouloir que le même songe me rapporte
» souvent la même image, & me trompe
» souvent de la même sorte. Les songes

54 LES METAMORPHOSES
» n'ont point de témoins , & les faux plaisirs
» qu'ils nous donnent , ne laissent pas d'être
» un plaisir. O Venus , ô Amour , que je
» viens de recevoir des satisfactions extrê-
» mes ! Et bien qu'elles ayent duré peu de
» tems , & que la nuit qui a passé si promp-
» tement , comme envieuse de mes délices ,
» en ait si-tôt privé mon esprit , que la mé-
» moire m'en est agréable ! Ha , si je pouvois
» en changeant de nom changer aussi de
» qualité , & devenir femme de Caune , que
» je m'estimerois heureuse d'être la bru de
» son pere , & qu'il fût le gendre du mien !
» Que les Dieux n'ont-ils permis , qu'excepté
» nos peres , toutes choses nous fussent
» communes ! ô le plus beau de tous les hom-
» mes , je ne sçai qui sera l'heureuse fille qui
» deviendra mere par ton amour ; mais il ne
» me pouvoit arriver un plus grand mal que
» d'avoir le même pere & la même mere que
» toi. Tu ne peux être que mon frere , je ne
» puis être que ta sœur , & nous ne serons
» jamais que ce qui s'oppose à nos plaisirs.
» Que me signifient donc mes songes ? Dois-
» je y prendre de la confiance ? Mais quelle
» confiance peut-on avoir en des songes ?
» Mais pourquoi n'aurois-je pas de plus fa-
» vorables pensées ? Les Dieux plus sages que
» les hommes , n'ont-ils pas épousé leurs
» sœurs ? Ainsi Saturne épousa Opis , l'Océan
» Thetis , & Jupiter épousa Junon. Mais
jusqu'où

» jusqu'ou m'emportent mes rêveries ? Les
 » Dieux ont leurs droits à part , & c'est en
 » vain que je veux régler les coûtumes de la
 » terre sur ce qui se fait dans le Ciel. Il faut
 » ou que je chasse de mon cœur un amour si
 » prodigieux , ou si cela m'est impossible ,
 » que je me résolve à mourir. Peut-être que
 » quand je serai morte , & qu'on me mettra
 » au tombeau , je serai assez heureuse pour
 » avoir un baiser de mon frere. Car enfin , il
 » ne faut pas songer à l'aimer , ni à chercher
 » une chose qui ne dépend pas de moi seule ,
 » mais du consentement de deux cœurs. Sup-
 » posons ici qu'il me plaise , peut-être qu'il
 » estimera que c'est un crime que de me plai-
 » rer. Néanmoins les enfans d'Eole n'appre-
 » henderent pas d'épouser leurs sœurs. Mais
 » que dis-je , miserable ! & pourquoi pour-
 » justifier un amour honteux , me représen-
 » te-je des exemples ? Où s'emporte mon
 » aveugle esprit ? Retirez-vous de mon cœur ,
 » flammes impures & criminelles , & n'ai-
 » mons désormais un frere que comme une
 » sœur doit l'aimer ! Toutefois , s'il avoit été
 » le premier à me montrer de l'amour , peut-
 » être que je pardonnerois à sa passion , &
 » que je lui serois indulgente. Pourquoi donc
 » ne lui pourrois-je témoigner ce que je ne
 » condamnerois pas en lui ? Pourquoi donc
 » ne lui demanderai-je pas ce que je ne lui
 » aurois pas refusé ? Mais hélas , pourrois-je

Eole avoit
 six fils & six
 filles qu'il
 maria ensem-
 ble.
 Homere par-
 le de ce ma-
 riage dans le
 10. de l'Odyssée.

» parler ? Pourrois-je lui dire que j'aime ?
 » Oui , je le pourrai facilement , & l'amour
 » qui m'y contraindra , m'en donnera la har-
 » dieffe. Ou si la honte me ferme la bouche ,
 » une lettre découvrira la passion que je ca-
 » che.

Elle se résolut donc d'écrire , & s'ap-
 puyant sur sa table ? » Quoiqu'il en puisse ar-
 » river , dit-elle , découvrons ce fol amour.
 » Mais en quel gouffre me vai-je plonger ? Et
 » combien le feu que je nourris est-il horri-
 » ble & épouventable « ? Néanmoins elle ne
 laissa pas de commencer à écrire , mais d'une
 main timide & tremblante , & fut en doute
 si elle devoit achever. Elle tient d'une main
 la plume , & de l'autre le papier. Elle lit &
 relit ce qu'elle a écrit , elle efface , elle chan-
 ge , & remet en même-tems ce qu'elle
 vient d'effacer. Ce qu'elle a écrit lui plaît ,
 mais elle ne laisse pas de le condamner , &
 d'en avoir honte. Elle veut déchirer sa let-
 tre , & aussi-tôt elle ne le veut plus. Elle ne
 sçait ce qu'elle veut , & tout ce qu'elle veut
 lui déplaît. On eût vû sur son visage un mé-
 lange de l'audace & de la peur. Elle avoit mis
 dans sa lettre le nom de sœur , mais elle l'es-
 çaça en la relisant , & fit enfin une Lettre qui
 étoit conçue en ces termes : » Celle qui vous
 » écrit , est une fille qui vous aime , & qui
 » ne peut être heureuse , si vous ne voulez
 » qu'elle soit heureuse. J'ai honte de vous
 » dire

» dire son nom , & si vous demandez ce que
» je desire , je voudrois parler pour elle sans
» qu'il fût besoin de la nommer , & que vous
» n'eussiez point oui parler de Byblis , avant
» qu'elle fût certaine de l'effet de ses espe-
» rances. Vous avez bien pû vous apperce-
» voir par mes langueurs , & par mes larmes
» de cette amour que j'ai cachée. Vous avez
» bien pû la connoître par ces soupirs , dont
» vous ignoriez la cause , bien que vous la
» fussiez vous - même. Vous avez pu la re-
» marquer par ces caresses , & par ces bai-
» sers , qui vous ont bien fait sentir , si vous
» y avez voulu prendre garde , qu'ils étoient
» plus que d'une sœur. Néanmoins bien que
» ma blessure fût profonde , & que je fusse
» tout en feu ; je prens les Dieux à témoins ,
» que j'ai mis tout en usage pour éteindre
» cette flamme , & qu'il n'y a point de re-
» medes que je n'aye tenté contre une si
» dangereuse maladie. J'ai long-tems com-
» battu l'amour , j'ai tâché de m'en défendre
» par toutes sortes de moyens , & vous de-
» vez croire que j'ai beaucoup plus souffert ,
» & beaucoup plus résisté qu'il n'est possible à
» une fille de résister & de souffrir. Mais en-
» fin , je suis contrainte de confesser ma dé-
» faite , & d'implorer votre secours. Il est en
» votre pouvoir , ou de sauver , ou de perdre
» une fille qui vous aime. Ordonnez de l'un
» ou de l'autre , de ma perte ou de mon sa-
» lut,

58 LES METAMORPHOSES
» lut. Ce n'est pas une ennemie qui vous fait
» cette priere, c'est une fille qui est déjà pa-
» rente, & qui veut l'être de plus près. Laif-
» sons aux vieilles gens, qui ne connoissent
» plus l'amour, à examiner les choses qui sont
» licites ou illicites, & » observer les loix. Il
» n'y a rien de plus convenable à notre âge
» que l'amour & les plaisirs. Comme nous
» ne sçavons pas encore ce qui nous est dé-
» fendu, nous pouvons nous persuader que
» toutes choses nous sont permises, & après
» tout, nous suivons l'exemple des Dieux.
» Nous ne devons point appréhender que la
» crainte d'un pere s'oppose à nos contente-
» mens. Nous n'avons pas sujet de craindre
» que l'on parle mal de nous, & que nos en-
» tretiens soient suspects, notre amour se
» cachera sous les noms de frere & de sœur.
» N'ai-je pas déjà la liberté de vous entrete-
» nir en secret? Je vous baise, vous me bai-
» sez, je vous embrasse, vous m'embrassez
» devant tout le monde, sans que personne
» en murmure. Ce qui reste est-il difficile? Ne
» condamnez pas, je vous en prie, une mal-
» heureuse fille qui confesse son amour, &
» qui n'auroit garde de le confesser, si son
» amour qui est extrême, ne l'y contraignoit.
» Enfin ayez pitié d'une miserable, dont vous
» avez fait tout le mal, & ne souffrez pas
» que l'on grave sur mon tombeau, que
» vous êtes cause de ma mort«. Si elle eut eu
plus

plus de papier, elle eût écrit davantage. Ainsi en cachetant sa lettre elle marqua son crime de son cachet, & appella un de ses valets, à qui elle dit en le flattant, & avec quelque sorte de honte, mon fidele, je te prie de porter ce mot à mon . . . elle fut quelque tems sans parler, & enfin elle dit, à mon frere. La lettre lui tomba des mains en la donnant, & cela lui fut de mauvaise augure. Néanmoins elle ne laissa pas de l'envoyer, & ce valet prit si bien l'occasion qu'il la donna à Caune, sans que personne s'en aperçût. Caune n'eut pas si-tôt commencé à la lire qu'il la déchira, & témoigna tant de colere, que peu s'en fallut qu'il ne la fit sentir au porteur. » Infame, lui dit-il, retire-toi de devant moi tandis que tu le peux encore ; si ta mort ne faisoit pas voir notre honte, je t'aurois déjà châtié. Ce valet épouvanté de l'accueil qu'on lui avoit fait, se retira en même tems, & alla porter à sa maîtresse la triste réponse qu'il avoit reçue. Elle ne l'eut pas plutôt ouïe, qu'elle commença à pâlir, & en demeura pâmée. Mais lorsque le sentiment lui fut revenu, ses fureurs revinrent ; & à peine dans le transport où elle étoit, put-elle prononcer ces paroles. » Il a eu raison, dit-elle, de me faire ce traitement : » car pourquoi me suis-je tant précipitée de lui découvrir ma passion ? Pourquoi ai-je confié à une lettre ce que je devois encore
„cacher

» cacher ? Il falloit auparavant sonder son es-
 » prit, & non pas m'abandonner en aveugle
 » & en furieuse à la merci des vents & des
 » flots. Ainsi je vas par ma faute donner con-
 » tre des écueils. Je fais un furieux naufrage,
 » où je pensois trouver le port, & je ne puis
 » plus revenir parceque je suis trop tôt partie.
 » Mais n'avois-je pas des présages du mal qui
 » me menaçoit, si je croyois trop tôt mon
 » amour ? Ét cette lettre qui me tomba
 » des mains à l'instant que je l'envoyai, ne
 » me montrait-elle pas la vanité de mes espe-
 » rances ? Ou il falloit prendre un autre jour,
 » ou il falloit changer de dessein ? Mais pour-
 » quoi changer de dessein ? Il suffisoit de chan-
 » ger de jour : Le Dieu même qui me condui-
 » soit m'en donnoit l'avertissement, & si je
 » n'eusse point été aveugle, j'en eusse recon-
 » nu les signes. Je devois parler moi-même
 » sans me confier à du papier. Je devois pa-
 » roître moi-même, & n'employer que moi
 » seule pour découvrir ma passion. Il eût vû
 » couler mes larmes, il eût vû sur mon vi-
 » sage toutes les langueurs de l'amour ; &
 » mes langueurs & mes larmes en pouvoient
 » beaucoup plus dire que mille lettres n'en
 » pouvoient comprendre. J'aurois pû l'em-
 » brasser, malgré lui ; & s'il eût eu le coura-
 » ge de me repousser, je serois tombée com-
 » me morte, j'aurois en tombant embrassé
 » ses genoux, & lui aurois demandé la vie.
 » Enfin

» Enfin j'aurois mis en usage tout ce qui peut
 » faire pitié, & si chaque chose en particu-
 » lier n'eût pas été capable de le sécher, pour le
 » moins toutes ensemble elles auroient eu la
 » force de le toucher. Mais peut-être que le
 » mauvais accueil que Caune a fait à ma let-
 » tre, vient de la faute du Messager ? Peut-
 » être qu'il ne prit pas bien son tems, &
 » qu'il ne sçut pas prendre Caune dans l'hu-
 » meur où il devoit être. Tout cela sans dou-
 » te m'a été nuisible, car il n'est pas né d'une
 » Tygresse, il n'a pas le cœur de rocher ou
 » de diamant, & n'a pas succé le lait d'u-
 » ne lionne. Il ne faut donc point douter de
 » le vaincre, si je l'attaque encore une fois,
 » & je dois plutôt me laisser de vivre que de
 » lui faire cette douce guerre. Mon entrepri-
 » se est de celles qu'il ne faut pas commen-
 » cer, si l'on ne veut les achever; & quel-
 » quefois il est utile de se montrer opiniâtre
 » à poursuivre les mêmes desseins. Mais
 » quand je voudrois les abandonner, il n'ou-
 » bliera pas pour cela que j'ai eu la hardiesse
 » de lui témoigner de l'amour; & si je me
 » laisse sitôt, il aura sujet de croire que ma
 » passion est foible, & que je n'ai point d'au-
 » tre but que d'éprouver son esprit. Il pour-
 » roit même s'imaginer que ce n'est pas un
 » Dieu qui me brûle, mais une affection bru-
 » tale. Enfin je suis réduite au point que je
 » ne puis plus empêcher que je ne sois crimi-
 » nelle

» nelle. J'ai souhaité, j'ai écrit, j'ai deman-
 » dé, c'est assez pour être coupable, si l'on
 » considere la volonté. Ce qui reste d'un si
 » grand crime ne me pourroit rendre plus heu-
 » reuse, & non pas plus criminelle ». Voilà
 le discours qu'elle fit alors en elle-même, &
 cependant son esprit demeura dans un trou-
 ble étrange. Bien qu'elle se repente d'avoir
 voulu tenter son frere, elle veut pourtant
 le tenter encore. Elle renonce à la modestie,
 elle lui parle même, & lorsqu'elle a été cent
 fois refusée, elle se met encore au hazard
 de souffrir de nouveaux refus. Enfin Caene,
 qui voyoit que l'aveuglement de sa sœur ne
 guerissoit point, & que sa fureur n'avoit
 point de fin, abandonna sa patrie, & alla
 bâtir une Ville dans un pays étranger, s'ima-
 ginant que son absence étoit l'unique reme-
 de de la passion de sa sœur. Mais cette mise-
 rable fille en devint plus furieuse, elle dé-
 chira ses habits, elle s'arracha les cheveux,
 & la fureur la transporta de telle sorte,
 qu'elle n'eut point de honte d'avouer que le
 mal qu'elle enduroit, procedoit de son amour
 & des mépris de son frere. Ainsi elle aban-
 donna elle-même son pays & sa maison, afin
 de suivre son frere. Elle courut par les
 champs, comme on voit courir les Bacchan-
 tes pendant la fête de Bacchus; & ayant
 quitté la Carie, elle traversa les Leleges, &
 tout le pays des Lyciens. Elle passa par le
 Mont

Mont Cragus, & sur les rivages de Lymire, & de Xante, & monta sur cette montagne où l'épouventable Chimere vomissant le feu de la gueule, se faisoit voir autrefois avec une tête de lionne, un ventre de bouc, & une queue de serpent. Il n'y eut point de forêt où elle n'allât chercher son frere; mais comme il avoit pris une autre route, enfin la lassitude la contraignit de s'arrêter, & de se coucher sur les feuilles qui commençoient déjà à tomber. Bien souvent les Nymphes de cette contrée la voulurent secourir, bien souvent elles s'efforcèrent par de fortes persuasions de la guerir de son amour; mais comme elle étoit sourde à leurs paroles, elle ne leur faisoit point de réponse. Elle demuroit couchée sur l'herbe qu'elle arrosoit de ses larmes; & quand les Nayades reconnurent qu'elle vouloit toujours pleurer, elles firent de ses veines des sources d'eaux inépuisables. Pouvoient-elles plus donner à une malheureuse fille qui faisoit de ses seules larmes, toutes les delices de sa vie? En même tems comme les pins jettent de la gomme lorsqu'on les coupe, ou comme les glaces se fondent peu à peu aux premiers beaux jours du Printemps, Biblis s'étant consumée en larmes, fut changée en une fontaine qui semble sortir de dessous un chêne, & qui garde encore son nom par les vallées qu'elle traverse.

EX-

EXPLICATION

De Byblis convertie en Fontaine.

IL est peut-être peu de fables dans Ovide, qu'on puisse lire avec autant d'utilité que celle-ci, car sans doute les fausses raisons par lesquelles Byblis tâche de justifier sa conduite, ne séduiront personne. On y voit une peinture admirable de la maniere dont les passions se glissent dans notre cœur. *Nemo repente fuit turpissimus.* Byblis ne discerne point d'abord ce qu'elle sent. Faire de tendres caresses à son frere, ne lui paroissoit qu'un effet d'une amitié légitime. Elle demeura même dans cette funeste ignorance, quoiqu'elle apperçut le soin qu'elle avoit de se parer, & l'envie qu'elle sentoit de paroître belle, lorsqu'elle alloit voir Caunus. Que dis-je ? La jalousie dont elle ne pouvoit se défendre, à la vûe des Nymphes des campagnes voisines, ne lui decouvroit point encore qu'elle aimoit, ou plutôt elle tâchoit de se dissimuler à elle-même ce honteux secret, c'est ainsi que souvent nous nous entendons avec les passions, qui doivent un jour causer notre infamie & notre perte, & que nous fermons les yeux pour ne les point voir, de peur d'être forcés par notre raison à les combattre. Byblis alla jusqu'à haïr le nom de frere que portoit Caunus, & lui en donner un qu'elle auroit mieux aimé qu'il eût, celui de *Dominus*. Alors enfin elle dût voir qu'elle étoit amoureuse, & elle le vit sans doute, mais elle n'osa y faire d'attention, crainte d'être obligée de rougir d'elle-même. Ainsi elle éloigna cette pensée de son esprit, avec un soin extrême, ou du moins, elle ne se permit point d'espérer ni de souhaiter une satisfaction criminelle. Ce ne fut qu'en dormant qu'elle commença à s'appivoiser avec de sales ima-

gi.

ginations, encore en eût-elle honte, quoique ce ne fût qu'un songe. Mais quand on est occupé comme elle d'une passion violente, on n'en demeure pas à des choses pareilles. Elle en vient à souhaiter, non de veiller de cette manière, mais au moins d'être souvent trompée durant son sommeil par des illusions de cette espece. Ensuite elle se cite à elle-même les exemples des Dieux qui ont épousé leurs sœurs. Pourquoi ce qui leur a été permis lui sera-t-il défendu ? La Justice a-t-elle deux sortes de mesures ? Ce raisonnement devoit être convainquant pour cette amante, & la déterminer au crime, si on agissoit toujours selon ses principes, ou que la conscience, l'honneur & autres motifs semblables, ne nous remuassent pas, en bien des conjonctures, avec plus de force que ne scauroient faire les idées claires de la raison. Aussi Byblis ne se rendit-elle pas à celles qu'elle avoit, bien que ce fût une démonstration pour une Payenne comme elle. Elle proteste qu'elle veut se délivrer de sa passion ou mourir. Elle se dit que Caunus n'auroit peut-être que de l'horreur pour elle, s'il pénétrait ses sentimens. D'ailleurs elle se reproche comme une impiété d'avoir voulu abuser de l'exemple des Immortels. Ne sembleroit-il pas qu'elle est à moitié guérie ? Cependant elle ne persiste pas longtemps dans cette vertueuse résolution, & elle forme celle d'écrire à son frere. Mais quels combats n'a-t-elle pas encore à essuyer ! Certes, Ovide connoissoit bien le cœur de l'homme, l'agitation que les passions y causent, les cris d'une conscience qu'on n'a pu endormir, & la vicissitude des pensées & des sentimens qui s'élevent tour à tour chez une personne qui n'a pas bien pris son parti entre le vice ou la vertu. Il faut en convenir. Ce doit être un état affreux, s'il en est un au monde, parce qu'on y éprouve les remords cuisans que produit le crime, sans goûter ni ses plaisirs, ni ceux de l'innocence. Enfin Byblis écrit. Je ne parlerai point des sophismes

qu'elle emploie , pour diminuer l'indignation que Caunus pouvoit concevoir contre elle : de la description touchante qu'elle fait de sa situation : des tours adroits qu'elle prend pour lui persuader qu'il peut l'aimer sans crime ; de la maniere dont elle leve les difficultés que la crainte d'être surpris auroit peut-être fournies à son frere. Il suffit de remarquer que c'est un exemple de la facilité malheureuse que nous avons de nous tromper nous-mêmes , & de nous déguiser aux yeux des autres. Caune reçut la lettre , & n'y répondit que par des menaces qui témoignoient la fureur qu'elle lui causoit. Ce coup abbatu Byblis , elle pâlit , elle s'évanouit , elle devint furieuse. Qu'elle auroit été heureuse , si elle avoit perdu alors la vie ou son amour ! Mais elle conserva l'une & l'autre. Tant il est vrai que les grandes passions nous inspirent une sorte de constance , que rarement la vertu seule pourroit produire ! Ainsi elle se flatta que la dureté de son frere venoit de la faute du confident qu'elle avoit pris , & qu'elle réusiroit mieux , en parlant pour elle-même. Elle s'avisa de je ne sçais combien de raisons , pour se confirmer dans cette erreur agréable. Elle imagina de nouveaux sophismes pour excuser sa tendresse. En un mot , elle se trouva bien-tôt le courage nécessaire pour faire une déclaration à son frere ; pour la réitérer ; pour supporter le mépris dont il la payoit ; pour le suivre jusques dans les lieux où il se cachoit ; enfin pour ne plus être déchirée par d'importuns scrupules. Peut-on ne pas sentir ici ce que sans doute Ovide a voulu y exprimer ? Avant que Byblis eût fait connoître son amour , elle étoit timide , superstitieuse , incertaine entre le devoir & le désordre. A-t-elle fait ce funeste pas : rien ne la retient plus , parce que son honneur une fois perdu , elle n'a plus rien à ménager après cette démarche. Au contraire , les obstacles irritent son feu. Plus elle a fait pour le soulager , plus elle est résoluë de profiter de ce qu'il
lui

lui en a couté. La mort seule peut éteindre sa flamme.

Que de reflexions nouvelles ce recit qui en est déjà plein pourroit faire naître! Dans les commencemens, les passions timides & mal assurées n'osent se montrer sous leurs traits naturels, parce que la raison les reconnoitroit, & les chasseroit. Que font-elles donc? Elles paroissent sous des formes agreables, elles empruntent cent déguisemens, elles employent jusqu'à l'image de la vertu, & c'est ainsi qu'elles se glissent dans le cœur. Là elles se familiarisent insensiblement avec nous, & se découvrent par degrés, afin d'accoutumer nos yeux à les voir. C'est alors que nous sommes perdus, si nous ne les attaquons pas de bonne foi, & que nous craignons de nous blesser en les blessant. Ces hôtes paisibles deviennent des maîtres imperieux & cruels. Il nous reste un moyen unique de nous guérir, c'est le saut de Leucade. Mais nous nous sommes trop arrêtés peut-être sur ce que cette fable a de morale. C'est pourquoi je passe à ce que divers Ecrivains en ont rapporté d'historique.

Antonius Liberalis assure que Byblis, recherchée par de grands partis, les méprisa tous, & que ne pouvant résister à sa passion pour son frere, elle voulut se précipiter du sommet d'une montagne. Elle étoit prête d'exécuter ce dessein, lorsque les nymphes touchées de pitié, la plongèrent dans un sommeil profond, & l'associèrent à leur Divinité.

Conon au contraire raconte que Caunus, ayant employé inutilement plusieurs moyens pour obtenir la jouissance de sa sœur, s'exila enfin lui-même. Cette action affligea tellement Byblis, qu'elle se mit à mener une vie vagabonde, après quoi elle se pendit. Caunus apprit bientôt cette nouvelle de Pronoé, & oubliant son ancienne passion, il épousa cette Nimphe.

Enfin Nicconetus, cité par Parthenius, fait un troi-

68 LES METAMORPHOSES

sième recit, sçavoir que Caunus, aimant malgré lui sa sœur, s'engagea dans de longs voyages, pour dissiper sa passion, & que Byblis compârit tendrement au malheur de ce frere, qui avoit eu la fermeté des'arracher d'auprès d'elle, pour conserver son innocence. Dans cette dernière narration, Caunus & Byblis ne font rien d'incompatible avec une vertu sévere. Le premier brûle d'un feu impudique, mais cherche à l'éteindre. Il n'y a rien en cela que de noble, comme il n'y a rien que de naturel dans la compassion de sa sœur pour lui.



FABLE

ē
r
-
-
n
s
u
is
c
a

